

FAITS DIVERS.

Un feu sur un navire, aux débâcles près de Paris, la subdivision aux échelles parvient à dégager des nombreux cendres et brûlures qui recouvrent les voitures. Les anciens canots abrègent la distance à 3 m. 50 c. au-dessus du sol ; on les pousse alors à 50 mètres de distance les uns des autres, sur une ligne diagonale. Les navires appareillent, beaucoup plus élégamment que ces derniers, mais le feu continue à se propager, jusqu'à ce qu'il atteigne la partie arrière, où il devient si intense qu'il détruit l'électricité et coupe l'éclairage. Le feu est alors éteint par l'eau.

M. Collins, un des principaux directeurs du télégraphe russe, vient de mourir à son poste entreposé sa de curieux d'aujourd'hui dans une lecture faite à New York le 14 décembre. On sait que cette ligne télégraphique doit faire le tour du monde, mais principalement par terre : partant de New York, elle traversera tout l'ouest d'Asie, le détroit de Bosphore, la Russie d'Asie et la Russie d'Europe, pour atteindre Saint-Pétersbourg. Entre Paris et New York, dit M. Collins, il n'y a pas en chemin que 39 milles d'eau assurée à traverser (ou 60 kilomètres), à peu près, tout au moins il suffit de faire 50 milles pour assurer la sécurité de la ligne. L'heure maritime dont les franchises de la nouvelle compagnie est présente par le largage du détroit de Bosphore. On espère que la ligne sera terminée en 1867, et pour donner un idée de l'état des pays qui paraissent par le télégraphe russe-américain, on qui pourra fournir des messages à la compagnie. M. Collins fait remarquer que le soleil brillera sur la campagne russe, et une heure et doutez minute par jour.

Un rapport a été fait du capitaine Wilson, chef de la première expédition de l'Association pour l'exploration de la Patagonie, en date de Dénus le 20 décembre. En voici la substance : L'expédition arriva à Beyrouth à la fin de novembre, et en partit pour Damas le 10 décembre. On a obtenu des observations astronomiques qui fixent la position de Beyrouth, Mc-Alan Ar, Basile, Sarghaia, Sirk Wady Benda, Damas, Tell Salimyeh, et Harran au sud de l'Asie. Les deux dernières observations ont été effectuées par un amateur solitaire et photographe, M. J. H. qui fut fait au Canada à Dakar et Kéïd. Il a pris de Beyrouth, du topo-métrie Anatolien, de l'ancienne cité de J. C. de la ville d'une partie égale à deux fois celle de la basilique de Théodose à Basile (dans le grand quadrangle étudié à l'extrémité occidentale du grand temple), le derrière de l'abside reposant sur les d. gr., du temple à Aïn Fijah, et de la porte romaine à Damas Bab Shurky. L'exploration du rempart assyrien à Tell Salimyeh, près de Damas, avait été communiquée. Un plan de la grande mosquée, à Damas, avec des photographies de détail, était en voie d'exécution. En outre de celles ci et d'autres mentionnées, des photographies furent prises, d'une grande dimension, avec un état précis de tous les objets intéressant la forme et la route de Beyrouth et Damas, quelques-unes pour la première fois. À Tell Salimyeh et Harran et Awazid, on avait trouvé des inscriptions qui paraissaient n'avoir pas été collées jusqu'ici. (Times.)

— Mme — femme fort élégante, perdit dernièrement un bracelet de diamants. Elle pensait l'avoir laissé tomber dans un logement. Un tiers et le fit réclamer à l'administration. Après des recherches faites avec le plus grand soin, on ne retrouva rien. Une semaine, puis deux, se passèrent. Mme — commençait à ne plus songer au bracelet, qu'elle regardait comme perdu, quand l'autre matin, de très-bonne heure, on lui annonça qu'une pauvre femme démodait à lui parler. Et elle vit apparaître avec surprise une pauvre femme, à laquelle elle acheta toutes les violettes à la porte des théâtres. « Voilà votre bracelet, madame », dit la pauvre en sortant et tendant le superbe bijou vers Mme —. « Et comme ça, t'aviez-vous en votre possession ? » demanda-t-elle avec un grand étonnement. « Je dorme, madame, j'ai vu dans la clôture, regardé à la paupière, et je suis tombée, les enfants, ça ne coûtaient rien de rien. Eh bien ! l'autre soir, ma petite était dans ma chambre et que voilà bracelet à tomber. Et elle l'a pris pour s'amuser. » Alors la pauvre femme raconta comment l'enfant avait échappé le bijou à son frère une belle cinture à sa poitrine ; comment elle, la mère, avait trouvé le bijou ; comment sa fille lui avait tout avoué ; comment elle rapportait cela si tard, l'avant trouvée le bijou seulement dans le lit que la petite partageait avec sa sœur ; et enfin qu'il lui avait fallu aussi le temps de défaire la veste de la dame pour la faire sortir. « Je n'avais pas pu l'avoir qu'en suivant la voiture dans la soirée précédente », offrit la pauvre femme ne se souciant qu'à s'excuser sans penser que son action était au contraire digne du plus grand éloge, car ce que Mme — lui fit comprendre, d'abord par ces remerciements, puis par une large récompense ; elle y jugea m'a une petite place d'ordre pour a hiver une peuplade à la pauvre petite. (Patricia.)

VARIÉTÉS.

Les Bleu Marquises. — (Suite et fin.)

(Voir le Messager des 3, 10, 24 mars, 7 et 11 avril.)

Fête du SOUPLEUR ET DU RUEUX. — Quand une troupe de souffleurs entre dans la bâtie, toutes les personnes et leurs embarcations sont en état de faire leur entrée dans la rivière, et si l'on réussit on les classe vers la rive. Toute la population suit leur lever, le passage, leur jet de dos-pierrres et pousses des cris afin de les effrayer et de les faire rebrousser dans les rives. On ne réussit pas toujours ; quelquesfois on parvient à les pousser sur le rivage ; et alors ils sont bientôt pris ; quelquesfois il sont brûlés à travers les embarcations des naturalistes et regagnent le large.

Le Loup a été donné plusieurs fois de voir la troupe passée de la rive ; c'est un ép. échelle vraiment curieux et dignes d'être vu. Le Loup fourmille d'hommes et d'éléphants, de lions et de tigres, et de serpents, et on voit sous armes de toutes sortes, de casques, de barbouzes ou de toute autre espèce, d'une effrayante qu'il faut pour se procurer ; et sont tous frapper, illes ont les poisons, luttant entre eux pour s'emparer des morts et quelquesfois même se battant au milieu du

rasse. Jamais nous n'avons vu ailleurs une pareille scène de joie turbulente, de gaieté et d'enthousiasme. Nous avons compris jusqu'à trente personnes, peut-être plus, mais le nombre varie suivant les saisons, et connaît des moments.

Après une période heureuse dans ce genre, toute la population, tous les chiens répondant une effrayante odeur d'huile de poisson, l'est même en est empêtré.

On pêche aussi le requin, quoiqu'il soit moins goûté que les poissons dont nous venons de parler ; mais la poche en est toute différente, et le harpon est alors remplacé par le lacet.

Quand on veut faire cette pêche, on commence par battre l'écorce intérieure du bois jusqu'à ce qu'il est au 12 ou 15 pieds de longueur et de largeur, et qu'il soit assez épais pour servir de fondation, on pose dessus un os dans la partie large de l'autre extrémité avec laquelle on forme un lacet ; on attache ce lacet au bout d'un bâton, et on dirige le reste de l'écorce comme une corde le long de ce bâton, de sorte que la pointe ou l'extrémité mince de l'écorce se trouve suspendue de l'os quand on se sert du bâton ; on prend ensuite une perche au bout de laquelle on fixe un appât. lorsque ces deux pièces sont installées et que le moment est venu de s'en servir, l'écorce à la perche plonge son appât dans la mer, et le requin le voit et nage pour s'en emparer, mais à l'instant l'animal est bâti sur l'écorce et l'instrument, et il respire l'air, et le mouvement d'une manière si habile que l'appât passe au bout à travers la incut en se préparant pour l'appât ; on tire aussitôt sur le lacet qui se ferme immédiatement, et le requin est pris. Après cela on l'amène à flot d'eau, où lui décharge sur le tête un coup de casse-tête, et, ainsi assommé, il est hissé dans la progue.

Cette pêche se fait toujours à quelque distance de la terre et lorsqu'en ce lieu est claire et tranquille. Par un temps propice les naturels en prennent en quelques heures suffisant qu'il leur en faut.

Il y a dans l'île une autre espèce de requin : le requin qui fait le lacet, et le petit requin de mer.

Les requins de terre sont énormes. Nous en avons mesuré plusieurs, et nous leur avons trouvé une longueur moyenne de 4' 66, sur 2' 66 de circonférence dans la partie la plus grosse. On en voit beaucoup dans la baie de Tsiohob ; ils sont très-voraces, et cependant chose étrange, nous n'avons jamais entendu dire qu'ils aient attaqué aucune personne vivante, aucun animal vivant. Quand il y a un navire batelier sur route, les matelots et les jeunes filles se hagent journallement devant l'averse, et on n'entend jamais parler d'incident d'attaque provenant d'un requin. Mais on a été attaqué dans les îles, et dans les îles, les matelots d'un cocher, et cocher et cocher sont immédiatement avalés par les requins. Nous avons vu un cocher qui a sauté à 150 à 150 kilogrammes, coupé en deux et avalé par le même requin. Puis, ce requin ayant été harponné et hissé à bord au moment où il avait la deuxième moitié, nous avons reconnu que les deux moitiés de cocher qu'on retirait de son estomac étaient presque intactes. Ce requin avait 3' 16 de longueur et 2' 83 de grossesse. On en prend beaucoup de cette même espèce, soit à Nakahiva, soit dans les îles voisines. Nous avons veillé à connaître leurs habitudes ; nous avons interrogé les indigènes sur leur volonté, et, dans les villages, nous avons demandé à quelles personnes elles avaient mis le malaise indiqué d'une stupide contre des hommes ou des animaux vivants. C'est un fait d'assez peu extraordinaire que dans les autres contrées tropicales que nous avons visitées les requins de terre ou de rade affluent et dévorent toute créature vivante qu'ils rencontrent sur leur route.

Le petit requin de mer, au contraire, est farouche et infatigable de l'océan, attaquant fréquemment le trop aventureux indigène qui ne croit pas d'entrer dans son élément.

Pour les Européens qui ne partagent pas le goût des indigènes au sujet des personnes dont nous parlons, la baie de Tsiohob fournit des coquilles et des coquilles de langoustes n'ont pas de piéces, mais, on aperçoit que quelques-unes cervinales. Elles sont excellentes, mais il faut à prendre, attendu qu'elles s'attachent aux parois par des pédiculaires des vestiges. Ce n'est guère qu'en picignant qu'on peut les détacher, et même, dans ce cas, ce n'est pas chose facile, car la mer dans ses moments les plus calmes est encore fort agitée, et il arrive fréquemment que le plongeur est meurtri sur les pointes rigides qui projettent les roches dans l'eau.

Il y a aussi dans les roches du rivage de crêtes en grand nombre et en grands variétés ; seulement ils sont petits et ne deviennent jamais gros.

Les îles, nous l'avons vu, sont très-linéaires à la règle ; eh bien, on peut dire qu'il y sont aussi habiles en toutes choses. Personne ne nous a vu faire un travail quelconque, sans faire preuve de beaucoup d'adresse, et il n'est pas rare qu'il ne trouve la fabrication des articles de nécessité réservée remarquable, en raison de l'imperfection des outils employés. Toutefois, si l'on en juge par les articles qui nous restent entiers, et qui ont été exécutés avant l'introduction d'outils européens, on est obligé de reconnaître qu'en travailleur mieux autrefois qu'à présent.

Ce n'est que depuis peu d'années qu'on voit des osseils en fer en action, et alors n'est-il pas bien, à l'exception de la hache ou éventuellement de la lance, l'outil dont on se sert le plus ? une sorte d'herminette, avec laquelle on fait l'ouvrage plus de choses qu'avec instrument ne le ferait possible. Voilà comment est montée cette herminette. On choisit une branche fourchue d'un bois isolé ; on coupe, on trépan l'un des fourreaux et on l'aplatis pour y attacher la pièce translatable ; l'autre fourreau reste long et forme le manche. Ainsi fait, la pièce translatable n'est qu'une pierre blanche et dure, ayant presque la forme d'un casse-tête et l'attache fortement à la surface du fourreau court, et l'ouverture étant complètement fermée. A présent on se sert, au lieu de pierre, d'osseins de lames plates signifiées de fer, quelques-unes de morceaux de lames plates signifiées, et, à défaut de ces dernières, de morceaux de corceau en fer.

Chaque arme possède plusieurs herminettes, qu'il appelle folis ; il n'empêche qu'en main pour s'en servir, et, lorsqu'il veut s'en servir et travailler, il assiede presque toujour sur ses jarvis. C'est de cette manière et avec ce seul outil qu'il construit des paroisses en embarcations de seize mètres de longueur, formées de plusieurs pièces différentes, et parfaitement convenables et sûres, pour faire des voyages en mer d'une à l'autre, bien que plein leur construction il n'y ait ni clous, ni liens en fer, en cuivre, ni goudron, ni peinture ou substance bitumineuse quelconque.

BURNEL,

Sous-commissaire de la marine.

(Moniteur de la Flotte.)

